

Un nouvel opéra de Meyerbeer, lorsqu'après tant de représentations *Robert-le-Diable* [*Robert le Diable*] est toujours jeune et nouveau! que fallait-il de plus pour mettre en émoi tout ce que Paris renferme de gens accessibles aux enthousiasmes de l'art et dévoués aux solennités de la mode? et comme si ce n'était pas assez de la réputation de l'auteur, de nombreux incidens sont encore venus piquer la curiosité et aiguillonner l'impatience du public. Combien de nouvelles les journaux n'ont-ils pas débitées sur l'œuvre long-temps attendue! D'abord un dédit de cinquante mille francs payé par l'opulent compositeur pour n'avoir pas livré son chef-d'œuvre à l'échéance convenue; car aujourd'hui le commerce est partout; le génie fait des lettres de change, et l'inspiration est payable à quatre-vingt-dix jours de date. Enfin Meyerbeer s'exécute, et rapporte du pays de Luther sa partition protestante. Mais voici d'autres embarras qui surgissent: il faut remanier le sujet, que l'on trouve trop rouge de sang historique; le rôle de la reine mère blesse la susceptibilité de je ne sais quel Médicis, et le poète qui fait aussi facilement une concession qu'un libretto, passe de l'histoire au roman. L'œuvre de M. Scribe ne s'intitulera plus *la Saint-Barthélemy* elle prendra le nom de *Léonore*. Puis on trouve que ce titre de *Léonore* convient plutôt à une estampe de M. Dubuffe, ou à une tête alphabétique de M. Grévedon, qu'à l'affiche de l'Opéra et à la musique de Meyerbeer, et on intitule définitivement le drame lyrique: *les Huguenots*.

La pièce devait être représentée il y a dix jours, mais à la répétition générale, Nourrit ne se trouve pas en voix, et on remet la fête au lundi 29 février. Par malheur, ignorant que Nourrit serait indisposé, M. Rothschild avait lancé depuis quinze jours des invitations de bal, pour ce même lundi 29 février, et M. Rothschild, comme toute l'aristocratie parisienne, tenait à assister à la première représentation des *Huguenots*. A la prière du banquier, les *Huguenots* auraient été remis à aujourd'hui, mais l'engagement de Mme Dorus expirait hier, et Mme Dorus, qui avait appris le rôle de Marguerite de Valois, devait le chanter au moins une fois. Lundi dernier fut donc le jour irrévocablement fixé. Heureux alors ceux qui avaient des billets! L'administration n'avait pas de places pour les retardataires qui ne s'étaient inscrits que trois mois d'avance. Il ne restait plus un seul tabouret disponible. Le mot impossible, que quelques ambitieux ont voulu rayer de la langue française, régnait seul et sans partage dans les bureaux de l'Opéra. Il n'y avait exception ou faveur pour personne. On refusait les ambassadeurs, les officiers de la garde nationale, et même les journalistes.

C'est là l'histoire de toutes les représentations solennelles à l'Académie royale de musique. Loges et stalles sont la proie de quelques industriels qui les retiennent avant tout le monde, et qui, au dernier moment, les vendent ce qu'ils veulent. Ce trafic est un abus criant, qui blesse les intérêts du vrai public, et qui profite seulement à ceux qui l'exploitent et à quelques riches dont l'heureux privilège est de s'affranchir des soucis de la prévoyance. On est toujours sûr d'entrer à l'Opéra quand on est décidé à payer sa place avec de l'or ou avec ce frivole papier, que l'on nomme billets de banque: irrésistibles billets qui peuvent au besoin remplacer tous les autres. Dire à quel prix plusieurs

stalles ont été payées, lundi, paraîtrait incroyable. Quoique l'affiche indiquât en gros caractères que les bureaux ne seraient pas ouverts, il y avait déjà à dix heures du matin une queue qui se prolongeait jusqu'au milieu de la rue Lepelletier. Quelques philosophes ont acheté cinq francs le plaisir de passer neuf heures devant une porte qui ne devait pas s'ouvrir. A midi les stalles se vendaient quatre-vingt francs; cent francs à deux heures; plus tard, le prix était devenu fabuleux.

A sept heures, le rideau s'est levé devant une foule immense et attentive. Les premiers applaudissements ont été pour la décoration qui représente le château et les jardins du comte de Nevers. Le comte est au milieu de ses amis qui le complimentent sur son prochain mariage avec Valentine de Saint-Bris, fille du gouverneur du Louvre. Parmi ces jeunes seigneurs catholiques, Cossé, Tavannes, de Retz, se trouve un jeune gentilhomme protestant, Raoul de Nangis, récemment arrivé de sa province pour entrer dans les lansquenets. Il raconte qu'il est devenu amoureux d'une jeune dame qu'il a rencontrée près d'Amboise. Un instant après, on apporte une lettre au comte de Nevers: c'est un rendez-vous amoureux; la belle est dans l'oratoire du comte. Les jeunes seigneurs veulent voir quelle est cette galante beauté; Raoul fait comme eux, et il reconnaît celle qu'il aime. Pendant que Raoul se livre à son désespoir, il reçoit à son tour un secret message, et sur un billet qu'un page lui remet, les amis du comte de Nevers remarquent avec surprise l'écriture et le cachet de Marguerite de Valois.

Marguerite veut unir Valentine de Saint-Bris à Raoul, mais Raoul refuse. Il ignore que Valentine, fiancée au comte de Nevers, n'est venue chez lui que pour rompre leur prochaine union. Le comte relève l'insulte faite à celle qui fut sa fiancée, et il provoque Nangis. Selon l'usage du temps, le Pré-aux-Clercs est le lieu choisi pour le duel. Avant de se battre, le comte de Nevers épouse Valentine.

Nous voici dans le Pré-aux-Clercs, terrain des ébats populaires et des batailles de gentilshommes. Il y a là des soldats huguenots qui trinquent, des clercs de la Bazoche, des grisettes, des bohémiens. Puis le couvre-feu sonne, le guet paraît et le pré devient désert. L'heure est propice pour le combat. Mais une embûche a été dressée contre Raoul par Saint-Bris, et Valentine, qui a découvert le sinistre projet de son père, avertit Marcel, domestique de Nangis. Ce Marcel, vieux Huguenot, se mêle à toute l'action, que domine son rôle étrange et puissant. Les combattans arrivent, et à peine ont-ils mis les armes à la main que des gens, apostés par Saint-Bris, se précipitent sur Raoul et ses seconds. Marcel, entendant le refrain d'une chanson calviniste, appelle au secours; des soldats huguenots qui buvaient dans un cabaret voisin accourent, et les deux partis vont en venir aux mains, lorsque la reine Marguerite paraît, à cheval et accompagnée d'un cortège nombreux; tout rentre dans l'ordre, et au lieu de se battre, le comte de Nevers donne la main à sa jeune épouse, et retourne à son hôtel, où l'on célèbre les fêtes de son hymen.

Ces fêtes terminées, on prépare à l'hôtel de Nevers le massacre de la Saint-Barthélemy. Ennemi généreux, le comte veut combattre et non assassiner; mais les agens de Médicis l'emportent. Pendant que l'on danse à l'hôtel de Sens, et que les seigneurs et les dames calvinistes fêtent le mariage de Henri de Navarre avec Marguerite de Valois, le fatal tocsin se fait entendre. La boucherie est commencée; chacun court aux armes; le comte de Nevers est tué un des premiers, en voulant arracher Marcel à la fureur populaire. Raoul et Marcel tombent devant le Louvre, mortellement blessés; Valentine est auprès d'eux, lorsque son père, Saint-Bris, le gouverneur, paraît à la tête de sa troupe et crie: Qui vive! — Huguenot! répond Raoul d'une voix mourante. — Feu! s'écrie Saint-Bris, et sa fille, frappée d'un coup mortel, expire avec Raoul et Marcel.

Tel est le poème de M. Scribe. Nous n'y relèverons point les erreurs historiques. M. Scribe n'était pas encore académicien lorsqu'il a composé ce libretto. Sa seule affaire était d'arranger des situations musicales, et il s'en est acquitté avec son talent ordinaire. Il nous reste maintenant à parler de la musique, et nous pourrions nous résumer en deux mots, en disant: c'est admirable!

La musique de Meyerbeer n'est pas de celles que l'on peut juger irrévocablement en une seule audition. La science qui la caractérise étonne d'abord, l'enchantement arrive ensuite, et le succès grandit à chaque représentation; mais dès la première, on comprend, que l'on vient d'entendre un chef-d'œuvre, et l'on applaudit avec toute la confiance de l'admiration.

Ce qu'il y a de remarquable d'abord dans la musique des *Huguenots* c'est son ensemble, c'est son caractère général, approprié au sujet, avec un art prodigieux. Partout et dans les deux premiers actes principalement, la monotonie ordinaire du récitatif est heureusement éludée et remplacée par de parties légères, animées, gracieuses. Au troisième acte, la *chanson huguenote* et l'air du *Couvre-feu*, sont d'une couleur parfaite. Le septuor du duel et le chœur final sont admirables. Le quatrième acte tout entier a été accueilli avec enthousiasme, et on ne saurait peindre l'effet produit au cinquième par le magnifique trio entre Raoul, Marcel et Valentine, accompagné par un chœur invisible de Huguenots qui se laissent égorger en chantant leurs vieux cantiques.

Nous ne pouvons aujourd'hui que signaler ces beautés, saillantes parmi tant d'autres. Le succès a été immense, et il retentira long-temps sur la scène de l'Opéra. On a redemandé Levasseur, Nourrit et Mlle Falcon. Madame Dorus a chanté de façon à nous laisser des regrets. Le ballet et la mise en scène méritent des éloges, ainsi que les décorations qui sont ce qu'elles doivent être à l'Opéra: plus grandes que nature et plus belles que possibles. Quand on aura représenté cent fois, les *Huguenots*, on saura si cette œuvre est supérieure à *Robert-le-Diable* [*Robert le Diable*].

Après la *Juive*, nous avons eu les *Huguenots*, peut-être les *Marivaux* //2// viendront-ils ensuite. En attendant, voici M. Casimir Delavigne qui fait décidément marcher le Théâtre-Français au pas avec

l'Académie royale de musique. Pendant que l'on chantait la *Juive*, il a fait jouer *Don Juan d'Autriche*, dont l'héroïne est une jeune israélite, et au moment où les *Huguenots* appellent la foule, il fait répéter une tragédie en un acte intitulée: *Une Famille sous Luther*.

Autrefois, lorsqu'il nous donnait les *Enfans d'Edouard*, c'était sur la peinture que M. Casimir Delavigne réglait son inspiration. Et à propos d'un chef-d'œuvre de la peinture moderne, félicitons les beaux-arts d'avoir eu en deux jours deux fêtes solennelles et brillantes: lundi les *Huguenots*, et mardi l'ouverture du Salon.

E.G.—(Messager.)

L'ESTAFETTE, 2 mars 1836, pp. 1-2.

Journal Title:	L'ESTAFETTE
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	2 MARS 1836
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	1 à 2.
Title of Article:	THÉÂTRES
Subtitle of Article:	Académie Royale de Musique. — Première représentation des <i>Huguenots</i> , paroles de M. Scribe, musique de M. Meyerbeer.
Signature:	E. G.
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front-page feuilletton
Cross reference:	